

BULLETIN DE L'AAQ
vol.2, no.2, avril 1996
Thème: Anthropologie et médias

ÉDITORIAL

A la recherche du point sur le i des médias

Bernard Arcand, Université Laval

Le médium intervient toujours entre soi et le monde entier auquel l'on aimerait s'adresser. Tout acte de communication exige une médiation, une médiatisation, la présence d'un outil permettant à l'individu de rejoindre et de toucher ses auditeurs. Déjà la voix humaine constitue un médium minimal, mais elle s'avère rarement assez puissante, car, malgré l'expression populaire, on ne peut jamais crier sur tous les toits. La salle de cours offre également une tribune qui appartient au monde des médias; et il ne faut pas oublier qu'une société bien organisée ne devrait jamais confier ses salles de cours à n'importe qui. Sur le même ton, d'autres choisiront d'écrire et de faire parvenir leurs commentaires sur Internet, dans les pages d'une revue, ou d'un journal. En anglais ou en chinois. D'autres encore transmettent leur pensée sur film, sur ondes de la radio ou de la télévision. Et cette séquence correspond, en gros, à l'ordre croissant des auditoires atteints ; on ne peut discourir longuement dans les corridors, mais seulement avec quelques amis patients. Les revues sérieuses et les éditoriaux sont, de fait, très peu lus. La radio rejoint généralement moins de monde que le cinéma, et plus rien ne se compare à la télévision. Mais les méchantes langues ajouteraient que les amis s'en souviendront, tandis que les téléspectateurs ne retiennent jamais les messages du petit écran.

Seconde partie du point sur le i, les anthropologues qui souhaitent s'exprimer en public doivent demeurer conscients que le public a bien autre chose à faire. La concurrence est vive. Parce qu'au moment où nous profitons de nouvelles voies de communication avec de plus vastes auditoires (du fait de la multiplication phénoménale des médias auxquels il faut bien donner quelque contenu, ... 24 heures par jour, et sans relâche), en même temps, il faut prévoir que nos énoncés, mieux diffusés que jamais, risqueront davantage d'être fort peu ou mal écoutés. Lire les propos d'un anthropologue, c'est perdre le temps d'écouter un disque, le temps de jouer avec ses enfants, faire quelques exercices salutaires, ou même un peu de cuisine.

Or, les menaces qui accompagnent l'utilisation des médias par les anthropologues ne semblent pas avoir beaucoup changé depuis le paléolithique inférieur. Le premier danger naît du seul plaisir de communiquer : se satisfaire d'un accès aux médias, légitimement compris comme un privilège social et l'attribution d'un droit de parole hautement sélectif; peu importe si quelqu'un regarde, peu importe si le bon goût du public fait défaut. Une autre menace viendrait d'un colloque qui laisserait croire qu'il appartient au métier d'anthropologue d'utiliser les médias. Mieux vaudrait annoncer tout de suite qu'il est permis pour un excellent anthropologue de ne jamais utiliser les médias de masse. Et puis, il faudrait rappeler en revanche, à quel point certains anthropologues peuvent parler pour ne rien dire tandis que d'autres n'ont vraiment rien à dire et ne devraient tout simplement jamais être montrés quand parfois une seule image, une phrase suffit à nous donner mauvaise réputation.

C'est dire que l'anthropologie ne peut échapper à l'éternelle question de comment choisir qui parlera en son nom, comment reconnaître ce qui l'honore de ce qui l'accable. Mais nous n'y pouvons rien. Appartenant à une discipline molle et à une corporation floue, nous n'aurons probablement jamais les moyens de promouvoir ni de censurer. Les médias continueront d'accueillir les anthropologues qui leur plaisent. Et c'est justement là-dessus qu'il faut essayer de conclure.

D'abord la forme. Il ne serait pas surprenant d'apprendre un jour que Socrate avait une très belle voix et que c'est en partie ce qui expliquait son succès. Il devait parler bien, comme on dit que d'autres écrivent bien, façonnent de bons documentaires ou sont réputés pour la qualité de leurs cours. La communication constitue toujours un acte de séduction dans lequel les apparences, rarement trompeuses, méritent d'être soignées. Mais il y a cent façons de rendre la forme attrayante et, heureusement, elles sont diverses, surprenantes et parfois même contradictoires.

Plus important, diront les puristes, reste la question fondamentale du contenu. Et, ici, il faut ne jamais perdre de vue que l'anthropologue qui s'exprime à la télévision, par exemple, se trouve désormais en situation de concurrence directe avec le Gala Métrostar, le match de football, L.A. Law, La petite vie, Pivot, Jojo, et le pourcentage X de la population qui boude la télévision. Il y a donc, pour tous, une obligation urgente d'éviter la platitude et de se rendre intéressant. Il ne suffit plus de redire sur le même ton ce que les gens savent déjà ou, pire, de se permettre de parler à leur place.

Heureusement, il s'agit là d'une tâche relativement facile et nous sommes bénis des dieux, car l'anthropologie reste encore remarquablement populaire. Il n'y a

aucune apparence de saturation ni de fatigue dans le public. Et les raisons de cet enthousiasme, dont profitent les grands explorateurs et tous les fabricants de documentaires du canal D, sont toutes simples : la plupart des humains auraient aimé être à notre place et demeurent fascinés par les exemples de notre humanité qu'offrent les Apinayés, les Hadza ou les Aranda, parmi tant d'autres. Ces exemples leur fournissent, comme à tout étudiant de l'anthropologie, stimulus et matière à réflexion. Comme si tout le monde savait que l'on arrivera jamais à se bien comprendre en se contemplant le nombril. Ce qui, après tout, avait déjà été énoncé par Michel de Montaigne, lui qui cherchait à saisir comment peut-on être anthropologue.

Bernard ARCAND

Professeur

Département d'anthropologie

Université Laval

L'information versus l'anthropologie

Alexandra **Szacka** (résumé de conférence publique)

La méfiance des journalistes à l'égard des universitaires n'a d'égale que... celle que les universitaires nourrissent à l'endroit des journalistes. C'est un fait bien connu de ceux qui fréquentent un tant soit peu l'un ou l'autre des deux univers.

Les griefs des deux côtés sont nombreux. Pour la grande majorité des journalistes, les universitaires sont des "pelleteux de nuages" qui n'ont aucune idée du public auquel ils s'adressent, aucun sens du "punch", pas la moindre notion du temps et de l'espace limités qui sont le pain quotidien du monde de l'information.

Pour les universitaires, en revanche, les journalistes simplifient à outrance, citent systématiquement hors contexte, tirent des conclusions hâtives et rabâchent sans retenue toujours les mêmes idées reçues.

Les anthropologues n'échappent pas à ce *pattern*, bien au contraire. Travaillant souvent sur les mêmes problématiques que les journalistes, ils sont d'autant plus souvent confrontés à cette méfiance et à cette condescendance mutuelle. Bien entendu, les méthodes de travail des journalistes et des anthropologues sont fort différentes. Mais la plus grande différence entre les anthropologues et les journalistes réside dans le fait que leurs publics sont aussi différents. Les uns et les autres analysent très souvent les mêmes phénomènes,

les mêmes transformations du social (même si les journalistes utilisent rarement ce terme préférant plutôt parler de phénomènes nouveaux). Ils pataugent donc dans les mêmes eaux. Mais alors que les anthropologues s'adressent à leurs pairs, les journalistes doivent parler à tout le monde. Parce qu'ils doivent être compris par un public vaste et hétérogène, les journalistes de la presse électronique, par exemple, consacrent beaucoup de temps à identifier et à scruter leur public, à l'aide des courbes d'âges, des caractéristiques occupationnelles, communément appelés *focus group*. Certes, la presse a des visées commerciales: concurrence oblige. Toutefois, il faut aussi trouver les moyens d'arracher le public à sa torpeur et à son indifférence, dues notamment à la surabondance d'informations.

Malgré ces différences, il est possible d'arriver à une meilleure collaboration entre les journalistes et les anthropologues. Cette collaboration passe par la connaissance et la reconnaissance mutuelles.

Alexandra Szacka
Journaliste, Émission Enjeux

Écrire dans les journaux : exigences et contraintes

Claude **Bariteau** (résumé de conférence publique)

Dans la revue **L'Universitaire**, Gérard Bouchard, professeur subventionné, a récemment déclaré qu'en s'exprimant sur la place publique, il courait le risque que ses activités de recherche subventionnée se retrouvent dans une situation critique. Pour d'autres professeurs, subventionnés ou non, une telle expression constitue un acte de vulgarisation qui dénature leur travail d'universitaire. Aussi, s'astreignent-ils à ne publier que dans des revues savantes valorisées par les pairs et le milieu universitaire.

Personnellement, je n'ai jamais accordé d'importance à l'une ou l'autre de ces approches, voyant plutôt dans l'expression de mes idées dans des journaux du Québec un moyen de participer, comme citoyen et anthropologue, aux débats de l'heure. C'est la raison pour laquelle André Tessier m'a invité à faire un exposé dans le cadre du deuxième colloque de l'Association des anthropologues du Québec (A.A.Q.) sur mon expérience avec la presse écrite.

Je n'ai jamais pensé avoir un jour l'occasion de parler de ce sujet même si je m'adonne à ce genre d'activités depuis plus de vingt ans. Je présenterai simplement ce que j'ai appris. Pas tout mais l'essentiel. Au préalable, j'aborderai

deux points. Le premier concerne ce qui m'anime à véhiculer ainsi mes idées. Le deuxième a trait aux conditions particulières de ma production, notamment le fait qu'aucun texte publié n'a été l'objet d'une commande, encore moins d'une rémunération.

Je ferai part de mon apprentissage en accordant plus d'attention aux points suivants :

- 1) l'importance de traiter de sujets que l'on connaît et d'être en mesure d'appuyer nos avancées;
- 2) la nécessité de s'astreindre à développer une seule idée en évitant les répétitions, ce qui oblige souvent à écrire plusieurs versions;
- 3) l'intérêt de soumettre des textes en lien avec l'actualité créée par la presse écrite du Québec;
- 4) l'utilisation d'un langage clair avec des phrases courtes et la prise en compte des contraintes d'espaces propre à chaque média ;
- 5) l'avantage d'établir un dialogue avec la personne responsable de la page des idées et d'être réceptif à ces suggestions.

Pour témoigner de ces points, j'utiliserai des exemples tirés de mon expérience, y compris ceux qui m'ont suscité de la frustration. Ces derniers me permettront de faire ressortir que ceux et celles qui s'adonnent à de telles activités n'ont aucun contrôle sur la publication de leur texte et sur la façon dont il est traité.

Telles seront les limites de mon exposé. Ce faisant, j'aborderai indirectement une façon d'inscrire l'anthropologie dans les médias.

Claude Bariteau,
Professeur, département d'anthropologie, Université Laval

Les médias, les autochtones et les anthropologues

Rémi Savard (résumé de conférence publique)

Durant l'automne 1970, peu après la fin de la Crise d'octobre, **Le Devoir** annonçait la préparation d'un prochain supplément sur "Le Québec qui se fait" et en publiait déjà la liste des principales contributions. La dimension autochtone y brillait par son absence. Rejoint au téléphone, le directeur Claude Ryan acceptait mon offre de lui faire parvenir copie d'un article déjà paru dans la revue **Interprétation** sous le titre "...et les autres Québécois?" Le supplément paru le 30 décembre 1970. Au cours de l'année suivante, il prenait la forme d'un ouvrage publié chez Hurtubise HMH sous la direction de Claude

Ryan : **Le Québec qui se fait.** C'était ma première incursion sous ce thème dans les médias.

Un demi-siècle plus tard, le 22 février 1996, en raison des faits nouveaux apportés par l'émission **Enjeux** (SRC -TV) sur la mort suspecte de deux jeunes Innus à la rivière Moïse en 1977, la Ligue des droits et libertés réitérait en conférence de presse la demande qu'elle avait faite en 1978 de rouvrir l'enquête du coroner ayant conclu à de simple noyades. Les médias électroniques étaient présents et l'événement se retrouvait, dès le lendemain, dans **La Presse** et le **Journal de Montréal**, dans **Le Soleil** de Québec ainsi que dans **The Globe and Mail** de Toronto. Au journal **Le Devoir** c'était le silence le plus complet bien que quelques-uns de ses journalistes aient été personnellement contactés par des collègues de l'émission **Enjeux**.

Dans un ouvrage terminé en août 1975, j'écrivais:

Les efforts du peuple québécois pour s'identifier de plus en plus au territoire le conduiront inévitablement à croiser sur sa route l'autochtone contemporain. Des malentendus séculaires devront alors être dissipés.

Où en est le Québec profond sur ces voisinages autochtones trente ans après l'accession au pouvoir du Parti québécois. Comment cela se traduit-il dans le traitement réservé par les médias aux événements impliquant ces voisinages?

Rémi SAVARD

Professeur d'anthropologie, Université de Montréal

PAGE DU LECTEUR
Sortir la thèse des cercles d'initiés
Francine **Saillant**, Université Laval

Il faut, pour rendre l'anthropologie accessible, diffuser à un public large des travaux de qualité de toutes catégories, des plus vulgarisés aux plus savants, incluant la fameuse thèse doctorale. Publier une thèse doctorale n'est pas toujours évident : il s'agit souvent de textes d'une longueur qui rebute de plus en plus les éditeurs (et les lecteurs...) ; ces textes contiennent des propos académiques, stimulants pour les cercles d'initié mais d'une portée fort limitée dans un public plus large, aussi averti qu'il soit. Pour publier une thèse doctorale, il faut aussi pouvoir envisager la possibilité de devoir retravailler un texte déjà cent fois remanié : la plupart du temps, l'éditeur demandera de

couper (voire de charcuter) les sections dans lesquelles vous avez sans doute fait valoir le plus votre savoir-faire académique: la théorie et la méthode !!! (Ce fut mon cas). Une fois cela accepté, le reste n'est pas si mal. Il faut comprendre qu'à cette étape, on attend de l'auteur d'être en mesure de livrer des connaissances fines et complexes, aisément compréhensibles. Voilà le défi quand on sait qu'au cours de ces dernières années, l'anthropologie s'est voulue de plus en plus théorique...

Les éditeurs aiment les anthropologues pour ce qu'ils ont (ou ce qu'ils perçoivent) d'exotique. Chacun sait qu'exotique ne rime pas nécessairement avec théorique. L'éditeur apprécie toutefois le regard différent, inusité, éclairant que porte l'anthropologue sur des réalités parfois peu connues, parfois archiconnues, mais abordées de manière novatrice.

Le thème de la publication n'est pas anodin. Il porte en lui-même sa valeur marchande. C'est le thème qui se vend bien plus que l'approche. Ainsi, dans le cas de la publication de **Cancer et culture**, il est apparu assez vite que ce thème avait quelque chance de plaire à un éditeur : dire ce que la médecine n'avait pas encore dit. Explorer l'expérience de la maladie dans la perspective des personnes qui la vivent pouvait rejoindre un public plus large que celui de l'anthropologie. Certes, d'autres sujets de recherche offrent ce potentiel d'intérêt, mais le marché demeure limité. Les thèmes de l'anthropologie classique attirent certainement moins de lecteurs, à tout le moins au Québec. Peut-être faut-il tenter de séduire un éditeur étranger?

Un fait demeure: la publication d'une thèse de doctorat est une expérience gratifiante qui, de plus, ouvre des perspectives nouvelles : outre le plaisir de publiciser auprès d'autres anthropologues un travail rigoureux, fruit de plusieurs années de labeur, il devient possible de rejoindre des lecteurs qui partagent des intérêts et des préoccupations semblables à la sienne. Ces lecteurs écrivent, téléphonent à l'auteur, l'invitant à livrer des communications, à écrire des articles dans des revues qui lui étaient souvent jusqu'alors inconnues. Ainsi l'anthropologue et l'anthropologie se font connaître. Une question du public revient souvent: celle de la spécificité du regard de l'anthropologue. La boucle qui paraissait fermée s'ouvre. L'occasion est trop belle...

Francine **SAILLANT**
Professeur
Département médecine sociale
Université Laval

COMPTE RENDU

CLAUDE RIVIERE, **Introduction à l'anthropologie**, Paris : Hachette, 1995, 158 pages.

Professeur à la Sorbonne, Claude Rivière s'adresse, d'entrée de jeu, à l'étudiant de sciences humaines. Ses objectifs sont clairement annoncés : "souligner des objets d'étude et des catégories d'analyse [propres à l'anthropologie], énoncer des démarches de méthodes et de réflexion pour l'appréhension des phénomènes socio-culturels, indiquer (...) des débats théoriques" (p.7).

Ajoutons à cela des "distinctions conceptuelles et des grilles d'analyse utiles au débutant" et nous aurons à peu près couvert l'ensemble du manuel. Parce qu'il s'agit bien d'un manuel qu'on veut, à l'évidence, mettre à la portée de tous.

Alors qu'avec le chapitre un, Rivière familiarise son lecteur avec les principaux concepts et méthodes de la discipline, dans le chapitre deux, il expose les courants majeurs de la pensée ethnologique en référant à de grands noms. Tout en reconnaissant l'apport de chacun de ces courants à l'histoire de la pensée anthropologique, Rivière ne manque pas d'y poser un regard critique à la lumière des connaissances actuelles. L'auteur montre bien que les débats actuels étaient déjà inscrits dans la diversité des écoles à l'origine même de la discipline.

Les chapitres 3, 4, 5 et 6 abordent successivement les quatre grands champs d'étude de l'anthropologie : la parenté, l'économie, le politique et la religion. Bien que les études de parenté constituent le socle même des recherches anthropologiques, l'auteur n'en consacre pas moins autant d'importance à chacun des trois autres éléments constitutifs de tout système social. Dans chacun des chapitres, les notions clés sont nettement définies. La terminologie de la parenté est incontournable et Rivière s'emploie à la présenter avec clarté. On sait la part importante de la parenté dans l'organisation politique des sociétés traditionnelles. L'auteur ne manque pas de le souligner sans oublier les assises sacrée et économique du politique. Les principaux types d'organisation politique font l'objet d'une attention particulière (bande, classes d'âge, société segmentaire, chefferie, état). Comme le relève à juste titre Rivière, la dégradation des formes traditionnelles de pouvoir ne fait pas pour autant disparaître la pertinence actuelle de l'anthropologie politique, dans la mesure où l'État moderne, notamment en Afrique, prend une physionomie que le sociologue comprendra mal sans référence aux pratiques politiques des sociétés traditionnelles. De ces quatre chapitres le plus difficile à rédiger à l'intention de néophytes aurait pu être celui portant sur l'anthropologie religieuse tant il est vrai que le champ du sacré tend vers la métaphysique. L'auteur évite le piège de l'ésotérisme universitaire en recourant à la clarté des définitions assorties

d'explications et d'exemples (magie, chamanisme, sorcellerie, totem, mana, tabou, rite, sacrifice, culte, possession, divination). Bien que modernité et acculturation religieuse obligent, on n'en trouve pas moins dans l'adoption de religions messianiques, le transfert d'expressions rituelles traditionnelles. Ce que l'anthropologue est en mesure de constater.

Le dernier chapitre dresse un panorama des recherches anthropologiques contemporaines avec un accent marqué sur l'anthropologie française. Rivière saisit l'occasion de rendre compte de la richesse de la discipline et de ses orientations nouvelles en France depuis que les sociétés du Tiers Monde, où se sont illustrés les géants de l'ethnologie, offrent moins de débouchés pour la profession.

Pour aller ainsi à l'essentiel dans le cadre d'une introduction, il faut certes procéder par assertions généralisantes et laisser dans l'ombre la richesse de travaux exemplaires. L'auteur en est conscient. C'est pourquoi, dans sa conclusion générale, sans doute trop brève, il insiste sur l'importance d'"acquérir une compétence par de nombreuses lectures après avoir parcouru cette introduction. La lecture ne dispense pas d'être auditeur d'un enseignement solide, précis, rigoureux et de qualité " (p.152). Dans un souci pédagogique, on regrettera par ailleurs la modestie de la bibliographie que ne peut compenser qu'en partie l'index des auteurs cités. Un livre à recommander à tout étudiant en anthropologie ne serait-ce que pour la qualité de la synthèse et de la syntaxe.

Suzanne **Champagne**
Anthropologue